

Mariapia Veladiano

La vie à côté

Je ne suis pas handicapée. Du coup, je fais même le shopping. Chaque pièce du puzzle est un peu trop à gauche ou un peu trop à droite, plus courte ou plus longue ou plus grande que ce à quoi l'on s'attend. Inutile d'en faire l'inventaire, ça ne rend pas. Pourtant, de temps en temps, quand je veux me faire du mal, je me regarde dans le miroir et en passe quelques-unes de ces pièces en revue : les cheveux noirs rêches comme ceux de certaines personnes d'autrefois, le gros orteil camus qui se transforme en virgule avec l'âge, la bouche un peu trop fine qui penche à gauche dans



LA COSMOPOLITE
Stock

LA COSMOPOLITE

Mariapia Veladiano

La vie à côté

roman

Traduit de l'italien
par Catherine Pierre-Bon

Stock

TITRE ORIGINAL :

La vita accanto

Couverture Atelier Didier Thimonier

Photo de couverture : © Benjamin Harte / Arcangel Images

ISBN 978-2-234-07578-8

© 2011, Giulio Einaudi editore S.P.A, Torino.

© 2013, Éditions Stock pour la traduction française.

www.editions-stock.fr

Un

Une femme laide n'a pas le recul nécessaire pour raconter sa propre histoire. Il lui manque une vision d'ensemble. Une certaine objectivité. Elle la raconte de l'angle où la vie l'a contrainte, par la brèche que la peur et la honte n'ont laissée entrouverte que pour pouvoir respirer, pour ne pas mourir.

Une femme laide est incapable d'exprimer ses propres désirs. Elle ne connaît que ceux qu'elle peut se permettre. En toute honnêteté, elle est incapable de dire si elle préférerait une robe moulante rouge carmin, au décolleté de velours, à la robe bleue, parfaitement passe-partout qu'elle porte lorsqu'elle va au théâtre – ce théâtre où elle choisit systématiquement le dernier rang, arrivant à la dernière minute, juste avant que l'on n'éteigne les lumières, et toujours en hiver, pour mieux se cacher sous son chapeau et son écharpe. Elle ne sait pas non plus si cela lui plairait de manger au restaurant, d'aller au stade, d'accomplir le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, de se baigner à la piscine ou au bord de la mer. Le choix qui s'offre à une femme laide est tellement limité qu'il en étouffe le désir. Car il ne s'agit pas seulement de tenir compte de la saison, du temps qu'il fait ou de l'argent, comme pour tant d'autres, il s'agit de vivre en permanence sur la pointe des pieds, en équilibre sur la crête du monde.

Je suis laide. Vraiment laide.

Je ne suis pas handicapée. Du coup, je ne fais même pas pitié. Chaque pièce du puzzle est à sa place, juste un peu trop à gauche ou un peu trop à droite, plus courte ou plus longue ou plus grande que ce qu'on s'attend. Inutile d'en faire l'inventaire : ça ne rend pas. Pourtant, de temps en temps, quand je veux me faire du mal, je me plante devant la glace et passe quelques-unes de ces pièces en revue : les cheveux noirs et rêches comme ceux de certaines poupées d'autrefois, le gros orteil camus qui a fini par se tordre en virgule avec l'âge, la bouche trop fine qui penche à gauche dans une triste grimace chaque fois que je m'essaie à sourire. Par contre, je suis très sensible aux odeurs. À toutes les odeurs, comme les animaux.

Je suis née ainsi. Beau comme un enfant, dit-on. Eh bien, non. Je suis une insulte à mon espèce, commencer par le genre féminin.

« Si au moins c'était un homme », murmura un jour ma mère à on ne sait qui, surgissant soudain derrière moi. Elle ne parlait que deux à trois fois la semaine, sans préambule, et jamais à quelqu'un en particulier.

Une chose est sûre, elle ne parlait pas à mon père. Lui, en revanche, essayait. Il lui parlait de son travail, de moi, de ce qui se passait en ville, lui transmettait le bonjour de leurs amis, enfin de ce

qui restaient.

~~Ma mère a pris le deuil à ma naissance. Sa féminité s'est desséchée aussi rapide et cruelle que ricin de Jonas, du jour au lendemain.~~

Une fois rentrée de l'hôpital, elle n'a plus quitté la maison, plus jamais. Au début, elle a reçu de nombreuses visites, par amitié, ou par courtoisie, sans parler de la curiosité de certaines connaissances, mauvaises langues pétries de superstition : Seigneur quel laideron, mieux vaut que t'arrive à toi qu'à moi. Elle restait assise sur le divan blanc du salon, vêtue de noir. Difficile de dire ce qu'elle s'était procuré ces jupes et ces pull-overs, elle qui s'habillait en vert et en bleu depuis toute petite.

Moi, j'étais dans mon berceau et les invités devaient refermer la porte de la chambre derrière eux lorsqu'ils venaient me voir. Ma mère se tenait à l'abri des médisances. La pauvre ! Quel malheur ! Et le reste, il y a cette histoire de tare ! Oui, mais ce n'était pas la même chose ! Bah, allez savoir ce qu'elle lui a raconté ! Elle vient de la campagne ! D'une famille de paysans. Ils ont tôt fait de cacher une chose pareille, là-bas. Le sang ne pardonne pas. Mentalement, elle est normale au moins ? Quand on pense qu'ils sont si beaux tous les deux !

Mon père est très beau : grand, les cheveux foncés, le teint mat, deux yeux noirs si profonds qu'on l'on ne peut que leur donner son âme. Pour ma mère, je ne sais pas. On dit qu'elle était très belle avant. Je ne la regardais pas souvent, et toujours en cachette, quand j'étais sûre qu'elle ne me voyait pas. Je craignais son air absent. Elle ne me regardait pas non plus, et Dieu seul sait combien j'avais eu la fois peur et envie qu'elle le fasse, et pas uniquement pour voir si quelque chose avait changé entre les temps, si les prières désespérées qu'elle adressait au début à un dieu toujours plus lointain avaient engendré le miracle.

En réalité, elle ne croyait pas vraiment au miracle, à cause de la tare dans sa famille. Aujourd'hui je sais qu'il s'agit d'une petite tare. Insignifiante. Qui n'affecte ni l'esprit, ni le visage, ni la beauté, ni la vie. Mais ils en parlaient tout bas comme d'une tragédie. De temps en temps, naissait un « pauvre malheureux », comme on disait. Au hasard. Ça venait comme ça venait, à la grâce de Dieu, comme une pierre tombée des mains d'un jongleur, là-haut dans le ciel, amen.

« On n'échappe pas à la tare », dit-elle un jour au déjeuner, le nez dans son assiette à dessert de porcelaine blanche. La petite cuillère qu'elle a dans la main claque violemment sur la table et fait trembler la gelée de fraises dont l'odeur me saisit tout à coup, écœurante.

Elle avait pourtant essayé d'y échapper, épousant un homme beau, jeune, sain, issu d'une famille saine depuis des générations, d'aussi loin que l'on s'en souvienne. Aucun enfant avec des doigts et trop caché toute sa vie dans l'étable, confié à de fidèles serviteurs, finissant par mourir dans de mystérieuses circonstances, au grand soulagement de tous.

On parlait de six, sept doigts à chaque main, et de plus encore pour les pieds. D'enfants croisés avec des animaux, avec les araignées qui s'avançaient par surprise la nuit et que l'on retrouvait à côté de soi, silencieuses. Autant de peurs faites corps et pattes à notre grand dam.

C'est ainsi que j'étais née. Par surprise, après une grossesse enchanteresse, sans nausées, sans lourdeurs. Légère, ma mère m'avait portée comme un jouet dont elle savait prendre soin. Elle évoluait dans des vêtements bleu et turquoise. Comme ses yeux océan, disait mon père.

– Comment sont les doigts ? demande-t-elle au terme d'un accouchement pendant lequel elle a respiré poussé, respiré poussé, respiré poussé, sa main dans la main de mon père.

– Les doigts ? Ah, eux... parfaits, répond la sage-femme, effarée que face à un tel désastre on se préoccupe des doigts.

– Une fille ?

– Une fille.

– Je veux la voir, dit ma mère qui se sent encore mal assurée sur le fil du bonheur et a peur de tomber.

La sage-femme ne sait pas quoi faire : elle tient dans ses mains ce candidat maladroit à l'espérance humaine qui lui a embrouillé l'esprit.

– Elle ne pleure pas, bredouille-t-elle. Je l'emmène en pédiatrie.

Et elle s'enfuit avec l'avorton tout nu que je suis enveloppé dans le drap vert de l'accouchement, suivie de mon père qui ne voit toujours pas pourquoi il a joué au mari et pas au médecin comme elle voulait ma mère et n'a pas lâché sa main, mais qui, en bon gynécologue, a compris qu'une chose épouvantable vient de se produire.

Je sais tout et bien plus encore grâce à tante Erminia, la sœur jumelle de mon père.

– Je suis moi-même une bizarrerie de la nature, répond-elle le jour où je lui demande ce que signifie cette expression que l'on murmure autour de moi. Tu vois ? Le portrait craché de ton père, mais c'est une femme. Les médecins disent que c'est impossible que je ne ressemble qu'à lui, car nous venons de deux ovules différents, ça ne fait aucun doute. Pourtant, nous avons la même tache en forme de croissant de lune, là derrière, tu vois ?

Et d'incliner son long cou vers moi, relevant ses cheveux noirs.

– Et trois plus petites, tout près l'une de l'autre, ici. (Et de soulever son tee-shirt pour me le montrer, à côté de son nombril moelleux au parfum de talc et de calendula.) Nous ne sommes qu'une personne mais divisé en deux.

Et elle rit d'un rire sonore qui me plaît et me fait peur.

Ma mère fut autorisée à me voir le lendemain de ma naissance. Elle ne dit rien. Elle regardait cet être en erreur, ma tête tordue, les traits cruels qu'elle avait engendrés. Elle ne me prit pas dans ses bras, personne n'osa lui proposer de m'allaiter.

Quand elle décida de ne plus recevoir de visites, mon père m'emmena dans son cabinet. Je restai plusieurs mois reléguée au vestiaire des femmes, dans le landau jaune d'or qu'elle avait préparé avant ma naissance en imaginant les promenades sous les arcades du corso Palladio jusqu'à la piazza dei Signori, et peut-être, quand il ferait plus frais, sur la colline de Monte Berico pour remercier les Saints Fondateurs et la Madone de tant de bonheur.

Toutes les quatre heures, l'infirmière qui assistait mon père me donnait le biberon et me cajolait, me caressant la tête comme on caresse les chiots et les chatons. Au début, il la réprimandait pour ce geste, sur un ton qui se voulait détaché, comme il le fait toujours pour ne pas blesser. Puis, elle abandonna.

En un sens, c'était un lieu sûr car seules les patientes passaient par là. Elles adoraient mon père pour ce mélange de complicité et de familiarité qui naît du partage de notre intimité. Pendant quelque temps, grâce à une sorte de propriété transitive, j'eus droit moi aussi à une part de cette adoration. Mais cela ne dura pas : mon père réalisa qu'il était en train de perdre ses patientes enceintes, lesquelles voyaient dans mes formes bestiales la représentation cruelle de leurs propres peurs.

– Je pense qu'elle devrait aller à la maternelle, dit tout à coup tante Erminia un soir, au dîner. J'avais dans les trois ans à l'époque.

Elle n'habitait pas avec nous, mais depuis ma naissance, elle venait tous les jours. Elle s'échappait du conservatoire où elle enseignait le piano pour accourir à la maison où elle s'occupait de toute l'organisation du travail de la bonne quand il y en avait une ou tenue de la maison quand il n'y en avait pas, ce qui était presque toujours le cas.

En réalité, elle passait la moitié de son temps à recevoir et à éliminer les postulantes : « Trop jeune, elle vient pour faire les yeux doux à ton père », « Voix trop perçante, manque d'harmonie », « Trop

sévère, elle nous traite comme des recrues ». Elle était exigeante, à cause de moi, disait-elle. Elle cherchait quelqu'un qui m'aimât vraiment. De temps en temps, elle croyait avoir trouvé et l'heureuse élue était alors engagée en toute solennité. Mais cela ne durait pas, elles partaient les unes après les autres sous un prétexte quelconque. Une fois, l'une d'elles resta un peu plus longtemps. Le jour où elle démissionna, elle eut une phrase très proche de la vérité : « Il y a trop de souffrance dans cette maison. »

Dans mon souvenir, elle n'en finit pas cette discussion sur la maternelle.

– Rien ne presse, répond mon père.

– Elle a besoin de fréquenter d'autres enfants, insiste tante Erminia.

– Pas encore... (Mon père me regarde.) Il faut lui laisser un peu plus de... de temps. Dans un an ou deux, elle sera assez grande pour aller en primaire.

– Les petits sont plus accueillants. Ils ont une âme neuve et leur regard est encore vierge ! S'ils lient d'amitié, ce sera pour toujours.

L'appréhension la pousse à souligner chaque phrase d'un geste un peu théâtral.

Je suis la discussion, ma vie suspendue à un fil. Je sais ce qu'est la maternelle, tante Erminia m'en avait parlé de ce paradis regorgeant de jouets et d'enfants où l'on peut crier et courir. Je ne vois pas que les sombres dangers craint mon père et ils ne m'intéressent pas, je sens que je peux les affronter.

– La petite reste à la maison, dit ma mère sans préambule, en détachant les mots.

Et tandis que tout le monde se tourne vers elle, elle chasse on ne sait quelle mouche de la main, tout en continuant à manger, les yeux rivés sur son assiette.

On ne reparla plus jamais de la maternelle.

En effet, alors que j'avais environ un an, on avait engagé une femme qui m'aimait bien et c'était mon père qui l'avait trouvée.

Maddalena était l'une de ses patientes. Il l'avait suivie jusqu'à ce qu'elle donne naissance à deux beaux enfants aux cheveux roux et à la peau claire qu'elle avait perdus dans un accident quelques années plus tard, en même temps que son mari.

– Elle est aussi déprimée qu'un bradype dans une baignoire, dit tante Erminia exaspérée, allongea la main devant elle comme pour éloigner une vision effroyable. Ça ne va pas aller.

– Essayons, répond mon père tranquillement.

Et Maddalena resta.

Moi, je la trouvais très belle. Elle laissait derrière elle un sillage léger, parfum de brouillard dans la plaine. Elle avait les cheveux roux elle aussi et les larmes qu'elle versait sans compter du matin au soir se confondaient sur son visage avec les taches de rousseur.

« N'oublie pas d'essuyer ceux-là, lui dis-je un jour en touchant les petits points sombres. » Et elle se mit à éclater de rire, agitée de rapides soubresauts la secouant de la tête aux pieds.

Elle m'aima aussitôt, mue par un élan irrésistible. Ma nature faisait naître en elle le besoin absolu de me protéger, un besoin qu'elle aurait voulu reporter sur ses chers disparus qu'elle n'avait pu protéger du mal.

– Elle pisse les larmes comme le sang par une artère ouverte. (Tante Erminia cherche des comparaisons extrêmes pour persuader mon père.) Elle nous la vide cette gamine ! Et d'un grand geste des mains, elle accompagne un torrent imaginaire dévalant une pente.

– Elle l'aime comme elle peut. La petite a besoin d'une figure... affective. (Mon père choisit ses mots pour ne pas manquer de respect à ma mère même en son absence.) Affective active, pour être précis. Et Maddalena remplit ce rôle.

Maddalena me chouchoutait et m'apprenait à faire des gâteaux, à battre les œufs et le sucre jusqu'à

ce qu'ils soient blancs et moelleux comme la crème Chantilly, à monter les blancs en neige au bain-marie d'un geste ample et harmonieux comme la mer qui se gonfle.

– Comme la clef de sol, intervient tante Erminia, à moitié contente et à moitié jalouse de notre intimité. Et de dessiner la clef dans l'air.

Tante Erminia n'était pas maternelle, mais elle était pleine de vie, une artiste. Elle était sans manières mais ne semblait pas sans hommes.

– Combien de pèlerins à la fête des Oto¹ ne demanderaient qu'à l'épouser ! s'esclaffe Maddalena s'exprimant avec la liberté de qui a renoncé pour toujours à ce genre de préoccupations.

– Parlons-en, des hommes à la fête, sur la colline de Monte Berico, ce ne sont que traîtres et rufians ; à se laver de leurs péchés dans les jupes des moines au cas où, l'interrompt tante Erminia, c'est ça que vous voudriez me faire épouser ?

Et elle rit, la tête renversée en arrière, les cheveux oscillants telle une promesse incertaine.

C'était en effet une très belle femme. Comme mon père, elle avait le don de n'exister que pour ceux qui étaient en face d'elle. Elle plongeait ses yeux noirs et profonds dans les leurs et aussitôt ils sentaient quelqu'un. Elle parlait peu mais lorsqu'elle parlait, on aurait dit qu'elle révélait un secret que les choses arrivaient grâce à elle.

« Aujourd'hui, on change la couleur de la cuisine ! » Et de déposer sur la table deux pots de peinture jaune.

« On grimpe à Monte Berico. Allez, chaussures basses et que ça saute ! » Et de me pousser dehors sous les yeux de ma mère qui ne répondait pas à son bonjour.

Je ne sortais que le soir : avant le dîner en hiver, après le dîner en été. J'ai compris très tard que ma tante attendait l'obscurité. J'étais recluse sur ordre de ma mère, sortir était un tabou gravé, invisible sur l'élégante pierre marmoréenne des murs de la maison, un tabou sur lequel s'accrochait ou glissait ce reste de vie qui l'habitait encore.

Nous empruntions la rue entre les deux fleuves, à peine éclairée et déserte. L'odeur des algues changeait avec les saisons : douceâtre en été, plus âpre en hiver. Puis nous montions à Monte Berico par les escaliers ou bien par le bas, en longeant les arcades. Toujours au pas de course, courant pour perdre haleine jusqu'à l'esplanade, tout en haut, pour regarder la ville en contrebas.

– Elle est immense, dis-je un soir en indiquant la silhouette sombre des immeubles en construction à mes pieds. Comment font les habitants pour retrouver leur maison ?

– Il suffit d'avoir un point de repère.

Et tante Erminia me demande d'aligner mon regard sur son index qui indique la basilique palladienne au dôme vert, gonflé comme un ballon, sur la piazza dei Signori, ou se pose sur la façade de San Lorenzo, ou sur la tour Bissara, « qui un jour ou l'autre s'écroulera comme un tas de cacahuètes ».

– Tu m'emmèneras la voir un jour ?

– On voit mieux d'ici.

Parfois, son doigt s'arrêtait sur une demeure dont elle me racontait l'histoire, où venaient se mêler les amours clandestines des propriétaires, la mort mystérieuse de domestiques et de témoins gênants, les largesses d'un descendant plus généreux, les alliances heureuses, les faillites catastrophiques.

« L'Histoire n'est que commérages de grand cru, souviens-toi de cela », me disait-elle en riant tandis que le parfum de ses cheveux m'enveloppait et me coupait la respiration.

Elle connaissait chacune de ces demeures. Avec le temps, je finis par apprendre que dans chacune d'elle, elle avait un ami, un admirateur. Elle attirait les hommes avec la beauté exacerbée de sa peau mate qui évoquait une sensualité exotique, ses cheveux longs d'adolescente, son rire qui explosait

comme une fête. Et avec la musique. Ce n'était pas une virtuose, tante Erminia, d'ailleurs rares étaient ceux qui l'écoutaient quand elle jouait. Sa musique était de celles que l'on regarde. Certains critiques se montraient sévères, ils disaient qu'« au-delà de l'éblouissement provoqué par la présence physique de la concertiste demeurait la pratique d'une dilettante ayant reçu une bonne formation », comme elle me le lut un soir en riant. Le public, quant à lui, l'adorait, et dans notre province, c'était une célébrité.

Lorsqu'elle parlait, tante Erminia agitait les mains dans les airs, on aurait dit un chef d'orchestre dirigeant un ensemble harmonieux de mots qui auraient remplacé les notes. Elle avait des mains parfaites, de longs doigts fins qui s'ouvraient pour expliquer un concept important, se refermaient sur un poing nerveux pour souligner une idée, fendaient l'espace d'un trait horizontal devant les yeux pour clore un raisonnement. On s'émerveillait à les regarder et quand elle jouait, ils se déplaçaient si légers sur les touches du piano que l'on se demandait si les cordes n'étaient pas mues à distance par quelque magie.

J'appris vite à gesticuler comme elle, je n'avais pas besoin de m'exercer : j'apprenais par amour et par désir de lui ressembler. Nos conversations prenaient ainsi la forme d'étranges ballets de mains, de loin, on aurait pu croire à une langue des signes personnelle qui excluait le reste du monde.

Au beau milieu de l'une de ces conversations, tout à coup, tante Erminia me saisit les poignets et regarde mes mains comme si elle les voyait pour la première fois :

– Mais elles sont magnifiques, dit-elle.

Et de se tourner vers mon père :

– La petite doit jouer. Elle a des mains de musicienne. Et moi qui n'ai rien vu !

Sans attendre, elle me traîne vers le piano :

– Joue ! ordonne-t-elle.

– Quoi ?

Je suis épouvantée. Je n'ai jamais osé toucher le demi-queue sur lequel mon père et elle jouaient presque tous les soirs, assis côte à côte, les épaules qui s'effleurent, les mêmes mains, élégantes et sûres, qui se suivent sans se toucher, se rapprochent, s'éloignent, s'entremêlent, se séparent, se posent sur la dernière note, s'arrêtent avec tristesse, repartent sans préavis de l'une, toujours suivie de l'autre, s'évanouissent de plaisir, se perdent dans les notes comme pour l'éternité.

– Joue ce que tu veux. Fais le chat sur les touches : promène-toi.

Et je me promène de haut en bas du clavier de cet instrument dont je connais l'odeur unique de vieux bois entretenu à l'huile, au hasard des notes graves et des notes aiguës, laides elles aussi au début, puis je reviens en arrière et les corrige, je suis ma petite musique moi aussi. Tante Erminia voit quelque chose de spécial dans mes doigts :

– Tu seras une merveilleuse pianiste !

Là-dessus elle m'embrasse et me soulève du tabouret. Puis elle s'assied et joue, renversant la tête en arrière ; elle exécute un impromptu qui fait trembler les vitres du salon.

La musique s'empara de ma vie. Pour la première fois, j'avais conscience qu'on attendait quelque chose de moi et cette pensée emplît mes jours de sentiments jusqu'alors inconnus qui prirent la place de cette espèce d'attente vide dans laquelle mes forces s'étaient engourdies. Je pouvais peut-être prouver qu'il y avait du bon en moi, que l'on pouvait m'aimer à ma juste valeur et pas uniquement en cause d'un sentiment confus de culpabilité ou par devoir de protection.

Je n'étais pas le prodige que tante Erminia avait pressenti, mais j'apprenais vite et le voulais avec toutes mes forces.

Longtemps, mon père ne dit rien. Le soir, après dîner, il m'écoutait, debout, derrière mon dos, et je sentais ses yeux noirs plantés dans mes mains. Je sentais ses pensées indécises, sa peur de se tromper.

et de m'entraîner dans cette illusion.

Puis, il commença à m'écouter assis dans le fauteuil de cretonne blanche placé à côté du poêle en faïence turquoise. Il ne disait rien et ne me donnait aucun conseil, mais il était détendu, je le voyais fermer les yeux et suivre le rythme de la musique d'imperceptibles mouvements des doigts.

J'ai joué de mémoire dès le premier jour. À vrai dire, ma mémoire était plutôt vide. Les futilités avec lesquelles je gaspillais mes journées n'en occupaient qu'une petite partie. Il me suffisait de lire une fois la partition et je m'en souvenais comme des prières que Maddalena m'apprenait le soir. Ainsi, je pouvais regarder mes mains : je les voyais avec stupeur engendrer les sons qui emplissaient l'air, je les suivais des yeux tandis qu'elles prenaient littéralement vie, quittaient mon corps et couraient sur les touches, s'arrêtaient sur les pauses, s'amusaient avec les trilles, ralentissaient aux dernières mesures. Comme les mains de papa et de tante Erminia.

Au début, ce fut elle mon professeur. Elle venait le matin ou l'après-midi, après ses leçons au conservatoire. L'hiver, je l'attendais le nez collé à la vitre de la fenêtre du séjour, l'été je glissais ma tête entre les colonnettes en pierre de la terrasse. Je jouais déjà depuis des heures mais je n'étais jamais au piano quand elle arrivait. J'allais à sa rencontre, elle me soulevait et me faisait voler dans les airs, puis me reposait sur le tabouret.

« Légère, légère, légère ! » murmurait-elle en inventant une arabesque enlevée sur les touches.

« Lourde, lourde, lourde ! » grondait-elle en écrasant les graves.

Et l'on commençait. Peu après, Maddalena apportait le thé, les meringues à peine sorties du four, les biscuits à la vanille que j'adorais, le *gâteau au beurre*². Pour le goûter, on allait chercher ma mère demeurée jusque-là dans sa chambre, de l'autre côté de la maison. Elle ne disait jamais rien, mais je prenais bien soin de laisser les portes ouvertes en espérant qu'elle m'écoute et qu'un jour, elle fasse une remarque sur mes progrès.

– La petite doit entrer au conservatoire, dit un soir tante Erminia au dîner, laissant tomber sa cuillère d'un geste brusque, serrant le poing comme pour ne pas laisser échapper ses pensées. Elle n'a pas l'âge pour le concours d'entrée mais ils font des exceptions pour des talents comme le sien.

Mon père pose sa fourchette et met ses mains sur la table, les paumes bien à plat, signe d'un discours important qui appelle la patience. Il cherche ses mots, ne me regarde pas :

– En octobre, elle ira à l'école et Dieu sait que ce sera... difficile. Au conservatoire, parmi toutes ces petites en chemise blanche et en jupe plissée bleue, un ruban dans les cheveux qui se balance au rythme de la *Marche turque*, ce serait... trop, oui, trop.

Tante Erminia explose comme un crépitement de bois vert dans la cheminée :

– La petite n'est pas faite pour la *Marche turque*, la petite est faite pour les impromptus, les polonaises, *La Fantaisie du promeneur*, Rachmaninov... La musique la métamorphose, la rend si belle. Elle fait pleurer quand elle joue : Tu le sais ! Elle n'a pas son égal à son âge. C'est un prodige pour cette petite, et on ne peut pas ignorer un miracle.

Maddalena me passe la crème renversée en pleurant à sa manière, versant ouvertement de grosses larmes généreuses. Je n'ai qu'une connaissance confuse de mon problème. Je sais que je suis laid, très laid. Ma laideur terrifiante est une ombre qui me précède. Mais il m'est impossible d'imaginer de quoi elle a l'air en dehors de la maison.

– Moi aussi, je peux mettre la jupe plissée et les rubans s'il le faut, dis-je soudain, mais personne ne me répond.

Le seul bruit qui résonne vient de ma mère qui fait rouler sur le plat en porcelaine la cerise trop rouge et trop ronde qui décore la crème.

J'entrai au conservatoire longtemps après, cinq ans plus tard. Je passai le concours comme avait eu

mon père, au milieu des petites filles si belles avec leurs nœuds et leurs rubans. Mais entre-temps, s'était passé des choses terribles dans ma vie et désormais je savais. Je jouai derrière une grande porte en bois luisante comme le marbre au dos de la Madone de Monte Berico où tout le monde pose ses mains pour demander une grâce, sur un piano beaucoup plus beau que le mien, aux sons feutrés. Je savais et j'avais appris ; quand je jouais, il me fallait rester inexpressive, le mieux était encore que je n'exprime absolument rien avec mon visage. Je dois concentrer ma vie dans mes mains, ma vie entière dans mes mains, toute ma vie.

Les membres du jury restèrent pendant une heure à tergiverser. Tante Erminia était dans la salle elle aussi. J'avais bien joué, j'étais beaucoup plus avancée que toutes ces petites filles. Je savais ce qu'ils discutaient, ils se demandaient si une enfant au physique aussi ingrat pouvait être pianiste, ce qu'elle ferait de son art, quel sens il y avait à la former, pardon, à l'éduquer. Voilà ce qu'ils disaient en pesant leurs mots par respect pour tante Erminia.

– Dix sur dix. Reçue, dit tante Erminia sortant en trombe, les mains serrées à se les broyer.

C'est elle qui pleure pour une fois, mais pas de bonheur.

Maddalena m'emmène à l'écart du couloir où j'ai attendu parmi deux rangées de candidates silencieuses et droites à côté de leurs mères.

– Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

Je me plante devant la porte du conservatoire, serrant comme une bouée de sauvetage la main de Maddalena. Je suis grande et elle ne peut plus me prendre dans ses bras comme avant, du coup elle ne m'embrasse pas comme on embrasse une petite fille, il me semble qu'elle aussi s'agrippe un peu à moi. Elle me répond, oubliant mes dix ans :

– Tu joueras, ma petite. Tu mangeras, tu dormiras, tu iras te promener. La vie, il faut la prendre en bloc sinon, quand on trouve trop à redire, plus personne ne s'en sort. Tu joueras et joueras et joueras encore. C'est ton cadeau du ciel à toi, il y en a qui n'ont même pas ça pour s'en sortir.

À peu de chose près, ce sont ses mots, et elle avait la voix âpre alors, ce qui ne l'empêchait pas de se moucher à cause de l'émotion.

À la maison, mon père est assis dans un fauteuil de l'entrée, une revue médicale à la main.

– Déjà là, docteur ? demande Maddalena d'un ton sévère.

– Comment ça s'est passé ?

– Bien, naturellement. Reçue.

Je sens une promesse de vie poindre dans ce mot. Reçue. Il y a une place pour moi, rien qu'à moi, conquise. Je ne suis pas arrivée par hasard au conservatoire.

L'excitation parle pour moi :

– Mais toi, tu feras avec moi comme avec tante Erminia ?

– Quoi ? demande mon père en me fixant du regard.

– Tu joueras à quatre mains le soir, dis-je épouvantée.

– Nous verrons, finit-il par répondre doucement.

Notes

[1.](#) Fête patronale de la ville de Vicence. (N.d.T.)

[2.](#) En français dans le texte. (N.d.T.)

Deux

L'ancien hôtel particulier de deux étages qui donnait sur le fleuve Retrone, dans le vieux quartier de la Barche, mon père l'avait acheté quelque temps avant son mariage et ma mère l'avait rénové et réaménagé avec passion. Dans chaque pièce se dressaient de hautes fenêtres étroites dotées pour la plupart d'un petit balcon en pierre de Vicence, une pierre friable qui demande d'incessants travaux de restauration. Hormis le salon au premier étage, la maison était immergée dans la pénombre. C'est pourquoi ma mère n'avait choisi que des tons clairs pour les murs et l'ameublement. Elle aimait le bleu et avait dû se battre longtemps avec le Département des bâtiments historiques qui voulait des balcons verts comme ceux des autres immeubles de la ville. Elle l'avait cependant emporté avec un bleu lave qu'elle qualifia de vert sauge dans les formulaires administratifs.

Le salon était immense, deux de ses murs donnaient sur les eaux dormantes et noires du Retrone et il était éclairé par six portes-fenêtres montant jusqu'au plafond. Les fenêtres étaient habillées d'un voile blanc devant lequel tombait un rideau bleu ciel plus lourd, bordé de fils d'argent, qui apportait de l'ombre par les chaudes journées d'été. L'une d'elles s'ouvrait sur une terrasse d'angle qui courait jusqu'à la chambre de mes parents, devenue la chambre de mon père après ma naissance. Les bruits du monde extérieur fatiguaient ma mère et elle s'était installée dans une pièce à l'arrière, donnant sur le fleuve.

Le rez-de-chaussée était occupé par la cuisine, la salle à manger, un bureau et un petit salon à l'aplomb exact de la terrasse du salon. L'été, ma mère passait ses journées là, dans le fauteuil recouvert d'un tissu Sanderson aux hortensias mauve et bleu, car c'était la pièce la plus fraîche. Bien souvent, elle avait un livre à la main mais n'en tournait presque jamais les pages. C'est dans cette pièce que mon père la rejoignait quand il rentrait de son cabinet ou de l'hôpital et venait lui parler.

Je l'écoutais de la terrasse. Je m'asseyais le dos appuyé contre le pignon d'angle, les bras autour de mes genoux, cachée à la vue des passants par la balustrade et un laurier-rose. Et j'attendais. Quand la saison obligeait à fermer les fenêtres, et alors seulement, j'écoutais assise sur la première marche du petit escalier, à l'intérieur de la maison.

J'entendais mon père arriver : « Le bonsoir à ma dame ! » Tous les jours.

Il s'asseyait en face d'elle et prenait ses mains dans les siennes. Je ne l'ai jamais vu de mes yeux mais j'entendais et imaginais.

Il lui racontait sa journée : les patientes, les naissances, les maladies, les problèmes, les doutes. Et pour la plupart du temps, il répondait à ses propres interrogations. La voix tour à tour profonde, tendue,

peine un peu plus gaie quand un risque avait été écarté, qu'une mère avait été sauvée. J'écoutais attentivement ce qu'il disait, sa voix grave glissait sur mon corps comme un baiser et sa façon de rouler les R me faisait l'effet d'une caresse qui pénétrait en moi jusqu'à un point sensible dans ma tête et l'étourdissait en une sorte d'abandon, libérée de tout poids et de toute pensée. Il y avait quelque chose de secret dans le cheminement de ses mots et il me semblait qu'il cherchait ceux qui accentuaient le timbre profond de sa voix. Je sentais en moi cette voix qui m'accompagnait toute la nuit et le lendemain, jusqu'au soir, jusqu'au nouveau rendez-vous. Mon père lui parlait de moi parfois et j'étais alors plus attentive encore au sens de ses paroles : il lui disait que je jouais bien du piano et que je savais déjà écrire, que je paraissais sereine.

– Ce sera pour demain, lui dit-il la veille de mon premier jour à l'école.

Dans ma chambre, il y a le cartable bleu avec les stylos, la boîte de coloriage, les crayons à papier. Il y a les cahiers demandés sur la liste, à la couverture rouge, verte, jaune ou bleue. Il y a les ciseaux à bouts ronds. Il y a la règle en bois. Il y a le cadeau de tante Erminia : un stylo à encre bleu et blanc avec une plume en or.

Septembre se termine mais l'on sent encore la chaleur étouffante de la vallée du Pô. Il monte du fleuve une odeur de vieilles algues un peu écœurante.

Ce sont des mots nouveaux et les R de mon père glissent dans sa gorge comme engloutis par un tourbillon.

– Demain, elle sort. Je sais que tu es inquiète. Que tu voudrais la garder à la maison. Peut-être que moi aussi, dans le fond, mais c'est impossible et il ne le faut pas. Seigneur, comme j'aimerais que tu sois avec moi dans ces moments-là ! Regarde-moi pour une fois ! Tu te souviens, tu me disais que mes yeux noirs renfermaient l'univers tout entier, et moi je répondais que l'univers était bleu comme tes yeux et pas noir comme les miens ! Je sais qu'il y a quelqu'un dans cette tête. Dis-moi quelque chose. Je sais que tu ne veux pas qu'elle sorte, je le sais. J'ai fait comme tu le souhaitais. Pas de maternelle. Pas de conservatoire. Mais là, c'est impossible, tu comprends ?

Je sens qu'il la secoue. Peut-être l'a-t-il prise par les épaules. La poésie n'est pas au rendez-vous. Lorsque mon père lui parle il se change en poète et s'adresse à elle comme s'il récitait des vers. Mais pas ce soir.

– Erminia dit que tu es comme une forteresse entourée de remparts, mais elle ne te connaît pas aussi bien que moi. Tu es un mur de feu mais tu ne brûles qu'à l'intérieur. Seigneur, comme tu me manques ce soir. Que devons-nous faire ? Sculpter des statues monstrueuses devant l'entrée à l'image des nains de la villa Valmarana et l'enfermer ici avec des précepteurs comme on le faisait autrefois ? C'est peut-être ça, la vie, celle que tu vis dans cette maison, plus peut-être que la mienne, là, dehors. Qu'est-ce que j'en tire, dans le fond ? Ma vie est ici. Et je me sens tellement impuissant. Tu comprends ? Seulement moi, j'ai un bonheur sur lequel veiller. Je l'ai connu avec toi, je l'ai connu. Et aujourd'hui encore, j'espère... Mais elle, que veux-tu qu'elle préserve si on la tient enfermée ? Tu penses qu'il vaut mieux vivre dans le désir que dans l'humiliation continuelle. Mieux vaut être enfermé dans la villa des monstres que libre d'être tourné en dérision, blessé et mis à l'écart ?

J'enfonce ma tête entre mes genoux et serre jusqu'à me faire mal. Maddalena m'avait raconté l'histoire, celle de la princesse naine née villa Valmarana. Ses parents la tenaient recluse et avaient engagé des serviteurs nains, des jongleurs nains, des précepteurs nains pour qu'elle ne connaisse jamais la douleur de sa condition. Mais un jour, la princesse grimpa sur le mur d'enceinte et regarda en bas. Un beau prince passait dans la ruelle pavée : sa cape moelleuse s'ouvrait à chaque pas découvrant de longues jambes et un corps parfait. Désespérée, la princesse naine se jeta dans le vide. Lorsque, du haut du mur, les dix-sept serviteurs découvrirent l'horrible spectacle de leur princesse

morte, ils se pétrifièrent de douleur. Et ils n'ont pas bougé depuis, changés en statues.

~~– Je sais que tout cela ne serait pas un drame, continue mon père, la voix de plus en plus oppressée.~~
Si seulement nous étions tous les deux. Si je pouvais comprendre ce qui t'a volé ton âme tout à coup. Pas la petite, non. Chaque jour, je vois des mères en adoration devant leur enfant en difficulté comme si c'était l'Enfant Jésus. La petite est un... un prodige. Je le dis, tu vois ? C'est notre enfant. Nos deux vies courent dans ses veines et nous pouvons l'aider à trouver la sienne. Comment peux-tu ne pas le voir ? Tes yeux océan sont toujours si lointains. J'aimerais que mon regard se pose où se pose le tien pour une fois, comprendre d'où vient ton mal. Je suis peut-être assez fort pour lutter contre un mal que je connais.

J'entends un bruit derrière moi. C'est Maddalena. Elle pose un doigt sur ses lèvres et me prend par la main. En dessous, nos pas ont alerté mon père et l'on reconnaît le bruissement d'un fauteuil. À la façon dont elle m'étreint, je devine que Maddalena a écouté. Peut-être écoute-t-elle tout le temps, elle aussi.

– Tu iras à l'école et tu seras une bonne élève, dit-elle d'un air décidé en m'entraînant. Et plus ton cœur et ta tête seront loin de cette maison, mieux ce sera. Rappelle-toi que tu es la seule personne bien ici. La seule.

– Et mon père ? Et tante Erminia ?

Les larmes me montent aux yeux tandis que je lui pose la question.

– Satan aussi se déguise en ange de lumière, répond Maddalena, sèche comme un oracle. Et devant mon effarement, elle se reprend. Sais-tu, il y a des fois où il faut aussi se méfier de ceux qui nous aiment.

Trois

Évidemment j'ai un prénom. Je m'appelle Rebecca. Mais je ne m'en suis vraiment rendu compte qu'en commençant l'école, le jour où maîtresse Albertina m'a appelée par mon prénom pour la première fois, comme elle l'a toujours fait depuis.

La main en sueur de Maddalena m'avait pratiquement broyé les doigts pendant le trajet. Quand j'ai lâchée pour la main sèche de maîtresse Albertina, j'ai pensé, c'est sûr, elle n'a jamais pleuré de sa vie.

Elle était petite et toute menue, ses cheveux noirs et raides coupés au carré soulignaient chaque mouvement d'une brève secousse, une sorte de frisson.

– Vous êtes en retard. C'est vous la mère ? demande-t-elle en me prenant la main.

Je remarque le mouvement brusque des cheveux rejetés en arrière avant qu'elle ne lève les yeux vers Maddalena qui mesure au moins vingt centimètres de plus qu'elle. Nous sommes devant la porte de la salle de classe. Un bourdonnement prudent se fait entendre à l'intérieur.

– Non... non, c'est-à-dire... la maman est... la maman est souffrante. Le papa est médecin... il a une urgence ce matin... justement ce matin, aux aurores.

Maddalena balbutie et lui raconte des mensonges, du moins en ce qui concerne mon père. Il était déjà prêt, sur le seuil, élégant et sévère dans son pantalon de lin bleu et sa chemise blanche brodée de ses initiales quand il a décidé que ce serait elle qui m'accompagnerait.

Les cheveux noirs vibrent légèrement de dépit :

– Dites-lui que j'aimerais beaucoup faire sa connaissance. Bonne journée.

– Comptez sur moi... ce sera fait... aujourd'hui. Sitôt rentrée, bredouille Maddalena qui tourne de son dos à la maîtresse.

Je sais maintenant qu'il est presque impossible de mourir de douleur et qu'il est inutile d'espérer, mais ce matin-là, quand je suis entrée dans la salle de classe au plafond si haut, où les murmures s'étaient soudain mués en un silence de cathédrale, j'ai espéré de toutes mes forces que mon corps affligé, transpercé par les regards de ces vingt-deux écoliers immobiles, connaisse ses derniers instants.

Mais il n'en fut rien. Les cheveux de maîtresse Albertina retombaient parfaitement raides de chaque côté de son visage sévère tandis qu'elle demandait à quelques filles de changer de place pour m'attribuer celle qui lui semblait la meilleure pour moi : au troisième rang, près du mur du fond, juste à côté de la fenêtre. Je n'avais personne dans mon dos et je les voyais tous. Plus encore, je sentais tous

j'entendais tout. Je ne parle pas des mots que maîtresse Albertina avait anticipés et calmés à l'avance. Non, j'entendais leurs mauvaises pensées. Je sentais l'odeur de la curiosité suintant des mains fébriles qui couvraient la bouche pour masquer une grimace.

Une petite fille était assise à côté de moi, blonde, le teint pâle et indéniablement grosse.

– Je m'appelle Lu-cil-la, dit-elle doucement, remuant à peine les lèvres. Toi, tu es Rebecca, la fille du docteur de ma maman. Je t'ai vue dans son cabinet une fois, il y a quelques mois, avec ta maman elle a des cheveux roux ma-gni-fi-ques. La maîtresse, c'est ma tante. La sœur de ma maman mais elle ne lui ressemble pas. Ma maman est comme moi. Grosse, je veux dire. Enfin, remercions le Seigneur parce que chaque chose est à sa place : la tête et les jambes, je veux dire. Il ne faut pas se plaindre de ce qu'on a parce qu'il y a toujours pire que nous. Elle trouve que je suis trop bavarde mais je lui ai promis qu'à l'école je serais un-e tom-be. Ma maman dit que tante Albertina est une institutrice intelligente mais é-pa-tan-te. Ma tante refusait ca-té-go-ri-que-ment de me prendre dans sa classe, à cause du lien de parenté bien sûr, mais ma maman a fait des pieds et des mains car elle dit qu'il faut avoir une bonne éducation. Tu as vu comme c'est haut ? Elle date de Ma-thu-sa-lem, cette école, mais j'habite tout près, comme ça maman n'a pas besoin de m'accompagner. Toi aussi tu habites près d'ici. C'est pour ça que tu as choisi cette école ?

Lucilla était la première personne avec qui j'avais un contact en dehors de la famille : je ne savais même pas si je devais la tutoyer ou la vouvoyer.

– Je veux dire, tu peux répondre, tu sais. Tu as peur qu'elle nous gronde ? Il suffit de ne pas remuer les lèvres. De toute façon, elle regarde ailleurs. Et puis, qu'est-ce qu'elle peut nous faire ? Elle ne va pas nous as-sas-si-ner.

Peut-être mon père ne m'avait-il pas accompagnée parce qu'il avait décidé que je devais commencer à affronter seule le monde, sans la protection de son beau visage autoritaire, à moins qu'il n'ait eu peur. De sa propre peur et de ma peur à moi. Mais j'étais bien plus seule que je ne pouvais le supporter.

Je ne sais pas ce qui a poussé Lucilla à devenir mon amie dès le premier jour. À l'époque, je pensais que c'était sa différence physique, mais je me trompais. Elle se voyait belle, et à sa manière, elle l'était. Notre amitié n'a pas été la somme pathétique de deux malheureux coups du sort mais une amitié véritable, née et entretenue au début uniquement grâce à elle car je me sentais et étais parfaitement inadaptée socialement parlant. Ce jour-là, je ne lui ai pas répondu. Je n'avais pas les mots pour exprimer mes pensées. D'ailleurs, je n'avais peut-être pas les pensées non plus. Personne ne m'avait jamais demandé mon avis sur quoi que ce soit, ni si j'étais allée à l'école maternelle ou comment je passais mes journées. Par contre, je répondis à maîtresse Albertina quand elle me demanda comme aux autres élèves ce que je connaissais de la ville. Je lui parlai du corso Palladio qui traversait le centre du sud-ouest au nord-est sur l'axe du *decumanus*, du corso Fogazzaro et de Porta Porti qui se disputaient le titre de *cardo antique*, subdivisant l'espace en une grille manquant de la régularité à cause des cours d'eau qui avaient favorisé le développement de la cité, quand ils ne l'avaient pas menacée ou détruite. Je lui parlai de la basilique palladienne qui veillait, austère, sur la place où les seigneurs et les pauvres se croisaient les jours de fête. Et de la basilique de Monteverico aussi qui recueille tous les secrets de la ville dans les *ex-voto* brodés au point de croix sur de petits cœurs, et dans les flammes des cierges allumés par ceux qui montent jusque-là pour demander une grâce, comme me l'avait raconté tante Erminia. Mais là encore, je ne sus pas quoi dire quand elle me demanda lequel de ces monuments était mon préféré. Je connaissais leur histoire, leur silhouette détachant sur le ciel, la nuit, leur emplacement sur la carte de la ville, leurs vicissitudes au fil des siècles. Mais je ne les avais jamais vus.

– Même pas le corso Palladio ? demande maîtresse Albertina.

– Non.

– Ici, chacun de vous doit se sentir quelqu'un d'important. (Maîtresse Albertina sourit finalement au son de la cloche, au moment de sortir.) Certains seront meilleurs que d'autres. Il y a ceux qui comprendront mieux les mathématiques, ceux qui seront doués pour le dessin. Dans tous les cas, vous êtes tous suffisamment intelligents pour vous respecter les uns les autres, pour être polis, pour apprendre à être généreux et aucun manquement à cette règle ne pourra être toléré. Vous êtes d'accord ?

Maîtresse Albertina me regardait sans arrêt moi aussi, son regard ne fuyait pas mais il ne suivait pas pour autant, inquisiteur, les méandres de mes traits tourmentés.

Ce jour-là, tante Erminia m'attendait à la sortie, éblouissante : elle portait une longue robe moulante bleu canard bordée d'un fin galon doré qui soulignait le décolleté, les poignets et le bas. Elle était belle à l'excès, tant pour l'heure que pour l'endroit.

– C'est honteux, la façon dont ton père s'est comporté, dit-elle en me soulevant et m'embrassant comme à son habitude. Je l'ai laminé comme un chat passé sous un camion. Te laisser seule ce matin. Seule. Comment peut-on faire une chose pareille ?

À la maison, mon père était assis dans un fauteuil de la salle à manger, ses beaux habits du matin sans un faux pli. Il venait juste de rentrer du travail, dit-il, mais sa trousse était encore au pied de l'escalier où je l'avais vue en partant à l'école. Il n'avait probablement pas quitté la maison. Il leva les yeux à mon arrivée et se redressa légèrement comme pour se lever et venir à ma rencontre. Mais il s'immobilisa, cherchant sur mon visage la réponse à ses inquiétudes.

– Quelle honte ! dit tante Erminia tandis qu'elle jetait avec colère son sac sur la table.

– Quoi ? demanda mon père inquiet. L'école ?

– Tu sais bien quoi, répondit tante Erminia qui passa devant lui en faisant claquer ses talons. Toi !

Le remords et la rage leur évitèrent à tous deux de me demander comment s'était passé le premier jour de classe.

À table, j'eus soudain envie d'ouvrir les fenêtres. Je me levai sans demander la permission et commençai par la salle à manger. Je le fis lentement, entre autres parce qu'elles étaient hautes et lourdes et que j'avais du mal à les ouvrir. Je passai dans le petit salon, deux fenêtres. Puis le bureau, la cuisine, quatre autres. En montant, j'ouvris en grand la porte du balcon en haut de l'escalier et sentis l'air venant du fleuve. Je continuai par le salon, six portes-fenêtres, ma chambre, deux fenêtres, deux aussi dans les autres chambres. Je comptai à voix haute : vingt-quatre en tout.

– On sent l'air, remarque ma mère, les yeux fixés sur son assiette.

– Rien qu'un instant, dis-je en m'asseyant à ma place et du coin de l'œil, je vois mon père et Maddalena s'immobiliser comme un seul homme alors qu'ils s'apprêtent à se lever pour aller fermer les portes.

– Tu as bien fait, me dit Maddalena à la cuisine tandis qu'elle essuie ses larmes. On manque d'air dans cette maison.

Ce jour-là, je jouai tout l'après-midi, avec les fenêtres du salon grandes ouvertes et les voilages blancs qui volaient au-dessus du fleuve. Un orage qui n'avait plus rien d'estival les entraînait dans une danse endiablée.

– Ils prennent la pluie, dit Maddalena au milieu de la pièce.

– Comme les voiles d'un navire, répondis-je en haussant la voix.

– Tu en as déjà vu un ?

– Non.

– Dans ce cas, dimanche, je t'emmène à Venise.

– Dans la journée ?

– Dans la journée.

– Ils ne me le permettront pas.

– Oh que si. Tu as bien ouvert les fenêtres, non ?

– Il y a des voiliers à Venise ?

– Quelques bateaux à voile, oui. Et les transatlantiques, les bateaux de croisière. Et les gondoles avec leurs sièges de velours rouge et leurs pompons dorés. Elles glissent silencieuses comme les larmes.

– Il y a du monde à Venise ?

– Tout le monde.

– Alors, on peut y aller.

Je n'allai pas à Venise ce dimanche-là. Après avoir dormi toute la semaine les fenêtres de ma chambre grandes ouvertes sur l'humidité du fleuve, je pris froid et dus rester clouée au lit plusieurs jours.

C'était la première fois que je tombais malade, et l'expérience se révéla aussi instructive qu'agréable. Non seulement mon père me soignait, mais il jouait aux échecs avec moi tard le soir, négligeant ses monologues avec ma mère. Tante Erminia m'offrit un tourne-disque et un fauteuil bascule jaune pour écouter la musique. Maddalena me servait mes repas dans la chambre et sous prétexte de vérifier ma température, m'embrassait régulièrement sur le front.

– C'est magnifique d'être malade, lui dis-je un soir.

– Au début. Après, on se lasse. La compassion, c'est comme le poisson : le troisième jour, ça se putréfie.

Le troisième jour, Lucilla fit son apparition. Elle se matérialisa sur le seuil de la chambre au milieu de l'après-midi, vêtue d'un survêtement blanc dans lequel elle semblait immense.

– Bonjour. J'aurais dû m'an-non-cer comme dit ma maman, mais je n'ai pas ton numéro de téléphone et tu n'es pas dans l'annuaire. Et puis, je me suis dit c'est ab-so-lu-ment impossible qu'elle sorte si elle est malade. Enfin, tu n'as peut-être pas envie de parler, dans ce cas, dis-le-moi tout de suite et je m'en vais. Ta maman a été in-cro-ya-ble-ment gentille avec moi. Elle m'a embrassée, une fois, deux fois, en disant que j'étais bénie : il m'a semblé qu'elle pleurait ? Là-dessus, elle m'a dit de monter. J'ai aperçu ta grand-mère aussi, en montant. Elle était assise dans une pièce près de l'escalier. J'aurais peut-être dû me présenter mais je n'étais pas sûre de bien faire. Ma maman dit que je ne dois pas être en-va-his-san-te et que l'important c'est de bien se conduire.

Difficile d'imaginer quelqu'un d'aussi jeune et si respectueux des bonnes manières. Je lui expliquai qui était Maddalena et tante Erminia, qu'elle avait vue devant l'école le jour où elle m'attendait. Mais je n'osai pas lui dire que cette silhouette sombre abandonnée dans un fauteuil était ma mère.

– Et ta mère alors, où est-elle ? me demande-t-elle en se penchant au-dessus du lit jusqu'à en frôler l'oreiller.

– Elle est malade, dis-je rapidement.

– Elle est à l'hôpital ?

– Non.

Mais Lucilla était aussi curieuse que gourmande. Une fois avalés les biscuits à la vanille que Maddalena nous apporta cet après-midi-là, rentrée chez elle, elle dut tarabuster sa mère jusqu'à ce qu'elle apprenne ce que tout le monde en ville savait déjà. Du coup, le lendemain, elle revint avec l'attaque :

– Ma maman connaissait bien la tienne avant qu'elle... avant qu'elle tombe malade. Elle dit qu'elle

était belle et douce. Un peu artiste. Et que tu n'en parles pas parce qu'elle te fait honte peut-être. Mais il n'y a pas de raison. Toi c'est toi, dit-elle. Tu es intelligente, tu sais déjà lire et écrire, tu joues du piano. Et puis, tu as ton papa et ta tante Erminia. Moi, je n'ai pas mon papa, et c'est certainement mieux comme ça, vu qu'à cause de lui tout le monde parle de nous.

Lucilla ne me blessait pas. Comment lui en vouloir devant tant de bons sentiments. Sa fougue protégeait de toute attaque. Je ne m'offusquais pas mais je ne voulais pas parler de ma mère. J'écoutais avec soulagement raconter les méfaits de son père, traître et pédo-phi-le, deux mots nouveaux lourds de promesses qui piquaient ma curiosité de petite fille jusqu'alors privée de confidences.

Lorsque Lucilla entra dans ma vie, pour moi, le monde se bornait à l'enceinte de ma maison. Derrière, il y avait le fleuve, devant le quartier delle Barche que je ne connaissais que par mes échappées nocturnes avec tante Erminia, rues étroites et sombres, plus ou moins désertes. Lucilla n'avait pas le pouvoir de me rendre belle, même si avec elle j'ai pu oublier par instants que j'étais laide. Elle réussit cependant à repousser un peu plus loin ma ligne d'horizon, à la porter jusqu'à chez elle, qui n'était qu'à quelques centaines de mètres de ma maison, mais qui me semblait le monde à l'envers. Pas seulement parce que c'était tout petit, comparé à chez moi, un appartement de trois pièces avec un couloir étroit et sombre qu'elle et sa mère emplissaient de toute leur envergure, mais parce que la cuisine avait des murs roses et des meubles violets comme les carreaux de la salle de bains ou les rideaux de la chambre. Chez elle, aucune des lois et des règles que je connaissais n'était respectée.

Lucilla avait le droit de laisser son pull dans l'entrée, jeté sur le tabouret, son cartable dans la cuisine, ses chaussures dans sa chambre. Elle avait le droit de semer un peu d'elle-même partout sur son passage, de monter sur ses grands chevaux quand sa mère lui refusait une autre boule de glace ou un nouveau livre. Elle avait le droit de réclamer et d'exister. Une sorte de dette de naissance due à mon terrible laideur entachait toute mon existence et m'interdisait naturellement de prétendre à autre chose qu'à l'affection miraculeuse que mon père, tante Erminia et Maddalena parvenaient à me témoigner. Je leur en étais douloureusement obligée et étais pétrie de reconnaissance jusque dans mes désirs qui ne trouvaient le moyen de s'exprimer que lorsqu'ils coïncidaient avec ceux de mon entourage. Mais je ne le savais pas alors et regardais émerveillée les caprices de Lucilla, écoutais sans respirer le torrent de paroles qui guidait sa mère d'une pièce à l'autre. J'étais effarée par l'avalanche de sentiments que l'on pouvait exprimer avec les mots. Chez moi, les mots étaient plats comme ceux du dictionnaire et ne servaient presque toujours qu'à communiquer une information, une obligation, un rendez-vous. Parfois seulement, lorsque l'on parlait de moi et de mon avenir, tante Erminia s'échauffait et se laissait aller avec mon père à de brèves escarmouches qui se concluaient sur un accord résigné.

Les mots de Lucilla, eux, se gonflaient de colère, s'effilaient comme des épingles, montraient leurs dents, vous remuaient l'âme, faisaient souffler un vent d'intolérance et explosaient parfois en hurlements qui les déformaient jusqu'à leur faire perdre toute signification. Ou bien, et parfois juste après, à la surprise générale, tandis que l'on tremblait encore d'effroi ou de douleur, ils se dégonflaient, s'allégeaient, et se déployaient comme une caresse fraîche qui mettait fin à la discussion.

– Dieu du ciel, tu es trempée !

C'est la maman de Lucilla qui m'ouvre la porte la première fois que je vais chez elles et elle remplit l'entrée de tout son corps, tassée dans l'encadrement. Jusqu'aux coins qu'elle semble occuper. Elle porte un immense imperméable jaune couvert de gouttelettes parfaitement sphériques. De petites cochons roses se balancent devant mes yeux et laissent tomber de grosses gouttes d'eau sur le sol.

C'est aussi la première fois que je sors seule de chez moi et les recommandations pleines d'appréhension que Maddalena a débitées jusqu'au dernier au revoir dans la rue devant la maison bousculent dans une longue liste d'expressions de politesse qui ont du mal à se frayer un chemin entre les mots de la maman de Lucilla.

– Ah oui, je viens juste de rentrer moi aussi, dit-elle rapidement. Je n'ai même pas eu le temps de fermer mon parapluie, tu vois ? (Et je constate que les petits cochons sont en réalité suspendus aux baleines d'un immense parapluie vert acide.) Ils étaient en terre cuite à l'origine, m'explique-t-elle. Ils se sont cassés à la première pluie. Du coup, je les ai remplacés par leurs petits frères en caoutchouc. Moins jolis mais beaucoup plus pratiques. Mais entre, ma chérie, entre, trésor !

Là, je me dis que je ne pourrai jamais passer parce qu'il n'y a pas de place pour deux dans l'entrée. Mais si, elle me prend la main, se serre, s'aplatit de tout son corps contre moi et me guide à travers un petit couloir étroit où trouvent leur place mes bottes, posées sur une petite natte, mon parapluie, glissés dans un porte-parapluie blanc en forme de feuille d'acanthé, mon imperméable, suspendu à un portemanteau en bois en forme d'homme aux bras levés. Il y a même de la place pour Lucilla, qui sort de sa chambre en équilibre sur les talons interminables d'une énorme paire de chaussures vert pomme à pois blancs.

– Fais comme chez toi ! crie peu après la maman de Lucilla de la cuisine où elle est en train d'enfourner une tarte, puis, les mains encore pleines de farine, elle enfonce les touches d'une machine à écrire rouge vif sur laquelle elle tape les traductions de l'anglais ou de l'allemand qui lui permettent de gagner sa vie.

Et c'est ce que je faisais. Je m'asseyais correctement dans le fauteuil pliant en toile orange de la chambre de Lucilla tandis qu'elle s'installait en tailleur sur le lit et essayait de faire démarrer un magnétophone à cassettes qui ne marchait jamais, en me racontant une fois de plus l'histoire de son père qui était parti quelques années plus tôt avec une fille su-bli-me et scan-da-leu-se-ment jeune après avoir vidé le compte en banque et vendu la maison en cachette. Dis-pa-ru, é-va-noui dans la nature. Toute la ville en avait parlé, tu n'étais pas au courant ? Non, je n'étais pas au courant.

– La fille était une de ses élèves, explique Lucilla à voix basse pour que sa mère ne l'entende pas. Mon père lui apprenait le grec et le latin au lycée Pigafetta. Ils ont été amants deux ans, en cachette parce qu'elle était mi-neu-re, tu vois le genre. Et dès qu'elle a eu dix-huit ans, ils se sont volatilisés. Un matin, elle est sortie de chez elle pour aller à l'école et lui pareil. Puis, plus rien. Ma mère s'est retrouvée seule avec une petite fille, c'est-à-dire moi. Son travail ne suffit pas, c'est pour ça qu'elle a mis son orgueil dans sa poche et continue de le faire rechercher par la police. Pour la pension, pension alimentaire, tu comprends ?

Je ne comprenais pas grand-chose mais j'écoutais l'histoire de cette vie différente et la comparais à la mienne : est-ce qu'il valait mieux un père traître qui s'évanouissait dans la nature ou une mère qui était là sans être là, dont on pouvait peut-être espérer encore quelque chose, pour qui on vivait pétrifié dans l'attente ?

– Quel sou-la-ge-ment ça a été pour nous, continue Lucilla qui à l'évidence a assimilé les expressions de sa maman jusqu'à les faire siennes. Les dernières années ont été un cal-vai-re. Elle hurlait, disait à ma mère qu'elle était grosse et stupide, qu'elle avait tout juste été bonne à mettre au monde une gamine aussi grosse et aussi stupide qu'elle. Qu'elle était ignare parce qu'elle n'avait jamais ouvert un livre de phi-lo-so-phié et ne connaissait rien au théâtre nô. De son côté, elle ne défendait, elle disait que j'étais une enfant très sen-si-ble, douée pour le chant, qu'il fallait cultiver les talents propres à chacun.

Elle parlait sans amertume, secouant patiemment le magnétophone jusqu'à ce qu'il démarre dans un

horrible sifflement qui laissait à peine deviner les morceaux à répéter. Un genre musical inconnu chez moi, où personne n'aimait le chant : des lieder, sommets de virtuosité mais plaintifs à mon oreille d'enfant, en allemand et donc incompréhensibles. Elle chantait sur les voix des cantatrices et écorchait le livret allemand qu'elle ne connaissait pas. Elle répétait de manière obsessionnelle un couplet de *La Truite* de Schubert : *So zuckte seine Rute, das Fischlein zappelt dran, und ich mit regem Blute sah das Fischlein Betrog'ne an.*

« Le pêcheur tira sur sa ligne d'un coup sec. Le petit poisson se débattait et moi, triste, je restai là à regarder la victime bernée », m'expliquait Lucilla à chaque fois, récitant par cœur la traduction que sa mère lui avait copiée sur de vieilles feuilles de cahier.

– Pourquoi bernée ? demandais-je alors, entrant dans son jeu.

– Parce que, pour attraper le poisson qui nageait heureux dans une eau transparente, le pêcheur a troublé l'onde. Le traître, concluait-elle en portant sa main au visage et en écarquillant les yeux pour souligner l'horreur de l'action.

D'autres fois, elle soumettait sa voix puissante de petite fille au caractère dramatique de *Marguerite au rouet* : *Mein Busen drängt sich nach ihm hin. Ach dürft ich fassen und halten ihn, und küssen ihn, so wie ich wollt, an seine Küssen vergehen sollt !*

« Mon cœur soupire après lui. Ah ! que ne puis-je le saisir et le retenir et l'embrasser autant que je le voudrais, dussè-je mourir de ses baisers », répétait Lucilla en entourant de ses bras son corps généreux, la tête inclinée sur son épaule, les yeux fermés.

Je préférais le chant grégorien, ses sonorités latines m'étaient plus familières, elles me rappelaient les prières que Maddalena me récitait le soir quand j'allais au lit. Je les aimais car elles étaient douces et ressemblaient à des berceuses.

J'écoutais sans répondre. J'aimais qu'on ne parle pas de moi. Le fait que la souffrance soit celle d'un autre était un tel soulagement que je ne ressentais ni gêne ni culpabilité.

J'étais frappée par la pauvreté relative dans laquelle vivait Lucilla. Je remarquais, sans comprendre que personne ne prenait soin de remplacer les objets vétustes ou cassés comme le magnétophone, ou la trousse avec la fermeture qui coïnçait, ou les crayons si petits qu'ils vous glissaient des doigts.

Lorsqu'elle enlevait ses chaussures à la maison, mon regard revenait sans cesse sur les gros orteils grassouillets qui sortaient des chaussettes, rouges ou bleues dans une autre vie peut-être.

Parfois, elle s'en rendait compte : « Ma maman dit que je les mange, mes chaussettes, et qu'elle ne peut pas être tout le temps derrière moi. Ce mois-ci, elle a dû m'acheter tous les cahiers pour l'école. Heureusement que ma tante m'a donné les livres. Mais ça, je n'ai pas le droit de le dire, à personne sinon les autres croiraient qu'elle fait du favoritisme. »

Quatre

Naître laide, c'est comme naître avec une maladie chronique qui ne peut qu'empirer avec l'âge. À aucun moment de votre vie, l'avenir ne promet d'être meilleur que le présent, vous n'avez aucun joyeux souvenir dans lequel puiser du réconfort, vous laisser aller à rêver ne revient qu'à vous faire un peu plus mal.

Une petite fille laide vit avec prudence, fait en sorte de ne pas causer plus de dérangement qu'elle n'en cause déjà par son apparence. Une petite fille laide ne fait pas de caprices, elle apprend vite à manger sans faire de miettes avec le pain, elle joue en silence en ne déplaçant que le nécessaire, elle range sa chambre avant qu'on le lui demande, elle ne se fait pas prendre deux fois à se ronger les ongles, elle n'utilise pas ses chaussettes et ses chaussures parce qu'elle se tient bien, elle ne hausse pas la voix, elle ne fait pas de bruit quand elle descend l'escalier, elle ne trouve pas à redire sur les vêtements qu'elle doit mettre.

Une petite fille laide se montre reconnaissante envers tous de l'affection qu'on lui témoigne malgré la déception de sa naissance, elle sait rester à sa place, elle remercie pour les cadeaux qui sont justement ceux dont elle avait besoin, elle est toujours heureuse d'une proposition qu'on lui fait, elle ne demande ni attentions particulières ni câlins, elle se maintient en bonne santé, ou pour le moins elle ne donne pas d'inquiétudes à défaut de ne pouvoir donner satisfaction.

Une petite fille laide voit, observe, étudie, écoute, perçoit, devine ; dans chaque inflexion de voix, dans chaque expression du visage, geste involontaire, dans chaque silence, long ou court, elle cherche un indice qui la concerne, en bien ou en mal. Elle a peur d'entendre quelque chose qui confirme ce qu'elle sait déjà, autrement dit que son existence est une vraie calamité. Elle espère entendre un mot qui l'absolve, fût-ce un mot de pitié.

Une petite fille laide est l'enfant du hasard, de la fatalité, du destin, d'une erreur de la nature. Une chose est sûre, elle n'est pas l'enfant de Dieu.

– Le curé est là, dit Maddalena en revenant tout essoufflée dans la cuisine où nous sommes en train de déjeuner. (Ce n'est pas souvent que quelqu'un sonne à la porte.) Il s'excuse de manquer à la politesse en se présentant à une heure pareille, c'est qu'il espérait bien vous trouver à la maison. Il compte que la petite a commencé l'école et qu'elle est en âge d'aller au catéchisme. Avec votre permission, il serait heureux de la voir à la sacristie samedi prochain.

– Il n'en est pas question, l'interrompt ma mère d'une voix tranchante, fixant on ne sait quel point invisible sur la nappe, devant elle.

Cinq

Il y eut une réunion un soir, quelque temps après la rentrée des classes.

« – Seigneur, il devrait y avoir des lois pour ça. On ne peut pas mettre les enfants dans une situation pareille.

– Et nous ? Tout cela est très embarrassant. Ne serait-ce que de devoir en parler, enfin.

– Depuis que ma fille a commencé l'école, elle se réveille la nuit à cause de ses cauchemars.

– Elle ne veut pas que j'en parle, mais la mienne recommence à faire pipi au lit.

– D'ailleurs, où était-elle jusqu'à présent ? Qu'elle y reste ! Son père a assez d'argent pour l'envoyer étudier où il veut.

– Je vous en prie, un peu de silence ! dit maîtresse Albertina.

– Nous ne sommes pas à l'école, ici, madame l'institutrice. Ce n'est pas vous qui commandez. Nous sommes ici pour résoudre un problème.

– Mais il n'y a pas de problème. Les enfants..., essaie de dire maîtresse Albertina.

– Ce n'est pas à vous que les enfants se confient ! Vous êtes maître dans votre jardin, vous, le matin !

– Mais taisez-vous ! La question n'est pas là ! Nous savons tous ici que vous êtes une institutrice exceptionnelle et que vous ferez tout ce qu'il faut. La question c'est... la petite.

– Elle est normale au moins ?

– Pour ça, ils disent que oui. Elle sait des tas de choses.

– Ouiiii. Comme les perroquets.

– C'est ça, comme les perroquets.

– Enfin, n'exagérons pas non plus. Tout cela est tellement embarrassant.

– Elle ne peut pas rester dans une classe normale. Il y a des institutions spécialisées pour les cas comme celui-là. Ce n'est pas l'argent qui manque à son père.

– Mais ce n'est pas un *cas*. Si vous me donniez la possibilité de..., réproouve maîtresse Albertina.

– Il faut appeler un chat un chat. Inutile de tourner autour du pot.

– Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça. Madame Albertina, nous savons que vous êtes une bonne institutrice, c'est pourquoi nous voulions vous parler avant de faire... En somme, la question c'est de...

– Seigneur Dieu, de faire quoi ? Mais qu'est-ce que vous avez derrière la tête ? interrompt maîtresse.

– Faire ce qu’il faut, oui. Il y a des avocats parmi nous et ils savent quoi faire.

~~– Mais c’est une petite fille si gentille. Elle n’a pas eu de chance, c’est tout. Elle est intelligente.~~

Elle joue du piano, rétorque précipitamment maîtresse Albertina.

– Ouiiii. Il y a aussi des singes qui jouent du piano. Madame Albertina, vous ne pouvez pas nier la réalité.

– La réalité, c’est qu’elle pue, par-dessus le marché.

– Ah non, pas ça ! Ça suffit maintenant ! explose maîtresse Albertina.

– Ça suffit, oui, c’est bien notre avis. Cette histoire a été gérée n’importe comment dès le début.

Vous le saviez, qu’elle allait venir. Vous auriez dû demander l’avis des parents.

– Moi-même, je ne l’ai pas vue mais ma fille dit que c’est un vrai monstre.

– Et puis, vous imaginez les photos de classe ?

– C’est vrai, les photos !

– Mais ce n’est pas ça le problème, je vous le dis. Le problème, c’est qu’elle non plus n’est pas à son aise dans une classe normale et la maîtresse le sait bien, elle qui est si intelligente.

– Il faut avoir le courage de faire ce qu’il faut. Après tout, il y a des écoles adaptées à son cas et elle pourrait se trouver des amis dans son genre.

– C’est vrai. Ma fille dit qu’elle ne parle à personne.

– Elle ne parle pas parce que les enfants ne lui adressent pas la parole. Voilà ce qu’ils doivent apprendre, dit maîtresse Albertina.

– Il faut qu’ils aillent à l’école avec le sourire, voilà ce qu’il faut. Pour les gens comme elle, il y a du personnel spécialisé, ça existe !

– C’est vrai. On sait bien qu’il y a des monstres pareils mais ce n’est pas une raison pour...

– Ce qui est monstrueux, c’est ce que j’entends ici, dit maîtresse Albertina en haussant le ton. Mais ce n’est pas dans ses habitudes et sa voix déraile. Vous m’avez invitée ici ce soir sous je ne sais quel prétexte. Mais jamais, jamais je ne serais venue si j’avais su. Et si un seul mot de cette abominable réunion sort d’ici, si la petite vient à le savoir, elle ou ses parents... attendez-vous au pire. J’en sais des choses sur ceux qui sont dans cette pièce. Ce qui est monstrueux, c’est l’hypocrisie qui vous emboue la langue et le cœur. »

– Et après ? ai-je demandé à Lucilla.

– Après, elle est sortie en courant, une fu-rie, et je n’ai pas eu le temps de me cacher derrière la porte, ce qui fait qu’elle m’est rentrée dedans juste là. Et elle me montre un bleu sur sa tempe. Puis elle m’a demandé où était ma maman et je lui ai répondu que d’après moi, elle n’avait pas été invitée. Mais de toute façon, j’ai tout entendu et je suis partie.

– Et elle ?

– Rien. Elle m’a fait jurer que je ne t’en répèterai pas le moindre mot.

- [read online Doyle Brunson's Super System 2: A Course in Power Poker here](#)
- [The Huey P. Newton Reader pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [Kushiel's Justice \(Kushiel's Universe, Book 5; Kushiel's Legacy, Book 5; Imriel's Trilogy, Book 2\) here](#)
- [read online Aunts Aren't Gentlemen \(Jeeves, Book 15\) pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)

- <http://omarnajmi.com/library/Doyle-Brunson-s-Super-System-2--A-Course-in-Power-Poker.pdf>
- <http://nautickim.es/books/The-Huey-P--Newton-Reader.pdf>
- <http://aircon.servicessingaporecompany.com/?lib/Kushiel-s-Justice--Kushiel-s-Universe--Book-5--Kushiel-s-Legacy--Book-5--Imriel-s-Trilogy--Book-2-.pdf>
- <http://www.gateaerospaceforum.com/?library/Dog-Days--Diary-of-a-Wimpy-Kid--Book-4-.pdf>